

VENIR D'UNE MER

La mémoire est peu sûre — incertaine ou occultée. Comment retrouver ce qu'on n'a pas « mémorisé » et qui s'est pourtant déposé en nous ? Quand on me demande de réfléchir à mon identité méditerranéenne, voici ce que mes filets rapportent...

La Méditerranée, sur toutes ses rives et ses îles, a nourri mon imaginaire d'enfant. Mon père vient d'une famille sicilienne, ma mère est corse, je suis née en Tunisie et j'ai grandi à Marseille. Cette multiplicité des lieux originels explique sans doute que j'aie l'impression de n'avoir aucune *terre* d'où je vienne vraiment, de n'avoir aucun endroit au monde dont je puisse dire : Ici, c'est chez moi. Peut-être parce que je viens d'une *mer* ?

Je me rappelle ma déception lorsqu'un jour, j'ai réalisé qu'ULYSSE, dans l'*Odyssee*, ne cesse de chercher à rentrer chez lui : alors c'est tout ? La première, la plus extraordinaire épopée de notre culture ne raconte que le désir obstiné de retrouver ses pénates ? Il veut simplement rentrer à la maison ? Car l'*Odyssee* ne narre pas le désir d'aventures (même si ULYSSE rencontre toutes sortes de péripéties, sur ce chemin de retour), ou le désir de franchissement, la volonté de pousser les limites — non, elle expose la nostalgie d'Ithaque, le souhait de retrouver son chez soi, sa femme, son fils, son père, son chien...

Cette déception est peut-être liée à mon origine maritime : la Méditerranée, c'est la mer par laquelle mes aïeux quittaient la Sicile pour la Tunisie puis, trois générations plus tard, la Tunisie pour la France. Prendre la mer, c'était toujours aller vers l'inconnu et le nouveau, c'était rebattre les cartes de l'existence... Dans mon enfance, j'ai entendu dire qu'à douze ans, mon grand-père avait essayé de s'engager comme mousse pour rejoindre l'Amérique, si bien qu'aujourd'hui, à chacun de mes voyages outre-Atlantique, je suis envahie par son image. Connexions bizarres qui se forgent à la faveur des mythes familiaux. En Amérique, je pense à ma famille. En Floride surtout, la pensée de mon grand-père m'a accompagnée, sans doute à cause de l'esthétique surannée de Miami. J'avais même commencé à écrire quelques pages où il figurait.

Le film d'Elia KAZAN, *America America*, est l'autre raison pour laquelle ce continent est lié, dans mon esprit, à mon grand-père. J'étais allée voir le film sans arrière-pensée, vers vingt ans, et j'en suis sortie bouleversée et en pleurs : comme si la fiction me révélait une image de moi-même à laquelle je n'avais jamais eu accès (un peu comme si je découvrais ma nuque par exemple). Voyant ce film, j'appris, par l'émotion violente qu'il suscita en moi, que ces rêves d'émigrants étaient miens (nôtres) et que ma sensibilité le savait avant ma conscience. Ainsi, par la médiation d'un film, j'ai commencé à analyser et à comprendre certains traits de mon caractère, de ma sensibilité, de mes comportements, comme étant ceux d'une immigrée.

Qu'étais-je donc ? Méditerranéenne et... *malangue*, j'y reviendrai.

DE LA SICILE VERS LA TUNISIE

La famille de mon père avait quitté la Sicile à la fin du XIX^e siècle, puis la Tunisie au début des années 1960 : c'est pourquoi aucun endroit du monde n'était nôtre ; partout et tout le temps, nous venions d'ailleurs : pas un village, pas une terre auxquels nous fusions attachés, pas une guerre qui ait été celle de notre patrie (puisque affectivement, l'Italie même ne le fut pas vraiment), nulle opprobre ou fierté à partager avec un peuple. Être de nulle part a ses avantages — un sentiment de liberté extrême, l'idée que vivre, c'est se réinventer sans cesse, l'impossibilité de croire à certaines chimères, comme le nationalisme ou l'identitarisme, ce dernier se présentant comme une virulente maladie contemporaine, chacun cherchant à définir son « identité » : être soi, qu'est-ce donc ? La communauté, toute communauté est un espace trop étroit. J'ai toujours eu le sentiment exaltant d'habiter la maison commune, c'est-à-dire le vaste monde où je suis une passante, et j'aime la maison commune, je la choie et la respecte, elle me fait respirer plus au large.

Mais venir de nulle part a aussi ses inconvénients — un sentiment d'imposture. Même si j'ai été éduquée en France, parlant cette langue, modelée par cette école (encore très assimilatrice dans mon enfance), j'ai longtemps vécu dans l'inquiétude vague de ne pas maîtriser les codes.

Il me semble que mon enfance a été nimbée par un sentiment d'« étrangèreté » diffuse qui me faisait traverser le monde en l'observant de tous mes yeux et en retenant mon souffle. Et j'en ai conservé l'impression de n'être que « ressemblante » — mais pas vraiment pareille.

Je dispose d'une rapide biographie familiale du côté grand-maternel — du côté grand-paternel, je ne sais presque rien — grâce à un grand-oncle qui avait appartenu à l'école des peintres italiens de Tunis. Il a fourni, pour un livre collectif sur ce groupe, quelques brèves informations intéressantes. Après avoir quitté la Sicile vers 1896, une partie de nos aïeux s'était installée dans un quartier arabe de Tunis, « du côté de Bab-El-Fellah », tandis que l'autre s'implantait dans la Petite Sicile, non loin du port, où mon père est né et a vécu jusqu'à vingt-deux ans, et où je suis née.

Mon père avait conçu, de ses racines siciliennes, une honte qui devait le poursuivre toute sa vie. Il l'expliquait par le fait que la société tunisienne était organisée selon une hiérarchie précise, liée à des réalités ethniques et économiques associées, dont résultait une répartition urbaine. Au sommet de la pyramide, les Français, les plus riches. Puis les Italiens. Enfin, tout au bas, presque autant déconsidérés que les Tunisiens, les Siciliens, en général assez misérables. Il y avait aussi les Juifs, dont la fréquentation avait rendu mes parents philo-sémites, mais je ne sais comment ils se répartissaient dans la ville.

Dans cette lignée grand-maternelle, tout le monde fréquentait l'école française, et mon père aussi. Je n'ai pas de peine à imaginer le sentiment d'infériorité que devaient éprouver les Siciliens pauvres parmi les riches « colons » français (le terme est inexact : la Tunisie était un protectorat), mais mon père semble en avoir été affecté plus que les autres. Ici se recoupent et se renforcent une disposition personnelle et l'histoire sociale. Les autres membres de la famille aussi avaient dû souffrir de leur condition modeste, mais je ne les ai jamais entendus s'en plaindre. Lui seul s'est obstiné, sa vie durant, à garder le secret sur ses origines et à l'exiger de nous, et je me rappelle qu'il enrageait, à Marseille, lorsqu'un de nos voisins, sicilien, s'adressait à lui dans cette langue. Je le raconte parce que ce type de marotte parentale n'est jamais sans incidence sur soi. Il m'a fallu attendre la fin de l'adolescence pour réaliser que l'interdit paternel était absurde, qu'être sicilien en France était simplement exotique et plutôt amusant (surtout quand j'ajoute que ma mère est corse). Mais j'ai été élevée avec cette perception problématique des origines, et rien d'étonnant si, aujourd'hui, je crois comprendre intimement certains aspects de l'identité juive, ou si je peux pleurer d'émotion devant les performances sportives d'un Kenyan ou d'un Algérien (puisque j'aime la course), avec un sentiment de revanche pacifique : ce n'est presque pas un sentiment personnel, plutôt une satisfaction du même ordre que celle procurée par les fictions, quand nous sommes bouleversés par le triomphe de l'innocence, ou la justice rendue au malheureux. Tous ceux qui ont eu à souffrir de l'opprobre liée aux origines sont mes

frères, ce qui explique aussi mon intérêt pour le sentiment d'imposture (et une connaissance intime du sujet).

Si, dans le résumé de cette trajectoire familiale, je ne parle pas de la Corse, c'est que ma mère est aussi née en Tunisie, où son père était militaire et, comme, elle a rompu assez tôt, les contacts avec sa famille, je n'ai rien su de la Corse avant longtemps. C'est tardivement, quand ma mère s'y est installée et que, profitant des facilités de logement liées à sa présence, j'ai brigué un poste à l'université de Corte où j'ai enseigné neuf ans, que j'ai renoué avec cette île prodigieuse, où j'ai retrouvé le goût de l'hospitalité, le sens de la fierté et la culture du silence, qui n'étaient pas sans me rappeler la Sicile, telle que je l'avais perçue à travers ma famille paternelle.

« Telle que je l'avais perçue » : ici, je dois raconter un autre petit événement intime. Sans doute du fait du relatif silence de mon père, je ne savais pas grand-chose de la Sicile. Vers vingt-deux ans, j'ai décidé d'y aller, *voir* un peu. Et, à cette occasion, j'ai lu le beau livre de Sciascia, *La Sicile comme métaphore*. Quelle surprise alors ! Une infinité de particularités, de traits de caractère, de comportements (goût du secret, extrême discrétion, façons de se mettre en retrait, etc.) que je croyais propres à ma famille étaient en fait ceux des Siciliens en général ! Cela a été une grande révélation. Une nouvelle fois par la médiation d'une œuvre.

MARSEILLE

Je ne me rappelle rien du voyage en bateau par lequel, derrière ma puissante grand-mère qui l'avait décidé, nous sommes venus en France : j'avais moins de deux ans. Il me semble parfois que j'en ai juste gardé l'impression confuse d'un événement tragique, qui aurait eu lieu dans ma prime enfance, et dont j'aurais comme réchappé... Ainsi ai-je toujours eu le sentiment, vague et sans doute absurde, d'être une rescapée, et je soupçonne qu'il provient de l'impression de désastre créée par la détresse de ceux qui m'entouraient et déposée dans ma mémoire enfantine...

Nous habitons aux limites de Marseille, à une époque où la ville avait déjà absorbé les villages environnants tandis que s'attardaient quelques reliques des temps anciens — un champ d'herbes sauvages, de coquelicots et de *spigaou* (des graminées), un lavoir, des collines couvertes d'une houle de genêts odorants, deux gros rochers près de la route, une « campagne » c'est-à-dire une maison de maître entourée de pins, d'un grand magnolia et ceinte d'une belle grille — où donc la nature subsistait, toute proche, entre les zones bâties, ou plus loin-

taine mais à portée de marche. Notre loisir favori consistait en longues promenades vers la « montagne verte » (la plus éloignée, véritable expédition) ou la « montagne rouge » (une colline de pure argile qui était une carrière à ciel ouvert — aujourd'hui, elle a été arasée pour supporter un centre commercial).

Nous partions parfois en suivant la voie ferrée et nous nous enfoncions dans les collines. Lorsque j'évoque ces promenades, me revient l'image d'une riche maison de maître abandonnée mais recelant encore de beaux restes de sa splendeur passée, le Grand Khan, et aussi l'image de petits canaux d'irrigation traversant des bois et des cultures, assez loin de chez nous, vers la montagne verte : je ne sais pourquoi je me souviens du Grand Khan et des canaux avec tant de force. C'étaient des lieux exotiques renvoyant à un autre âge (la demeure), des objets (les canaux d'irrigation) aux vocations mystérieuses ou étrangères à nos vies : je crois qu'ils se sont ancrés dans ma mémoire parce qu'ils me donnaient particulièrement le sentiment que ce monde ne nous appartenait pas. Nous y étions des étrangers qui pouvions le traverser en tous sens... mais sur la pointe des pieds.

L'été, c'était la mer qui formait le but de nos sorties. Nous prenions un petit train à vapeur dont j'ai encore l'odeur dans les narines, qui suivait la côte pour desservir les plages. Nous allions à la Couronne, une plage de sable, mais nous en longions d'autres, plus belles quoique moins commodes pour des enfants, plus minérales et plus boisées. Je connais par cœur les couleurs de la pierre blanche, du ciel et de la mer très bleus. Ainsi, quoique citadins, nous avons grandi près de la nature méditerranéenne et, si je suis restée à Paris, ma fratrie, après avoir séjourné dans la capitale durant ses études, est revenue à Marseille, surtout pour retrouver la nature.

Une anecdote dira autrement ce sentiment d'« étrangèreté », cette manière de se sentir invitée provisoire au banquet collectif, qui marqua mon enfance. Dans un des contes que mon père inventait pour nous, un soir, il mit en scène des Martiens. Une séquence est restée gravée dans ma mémoire, celle dans laquelle il narrait la stupeur des extra-terrestres découvrant l'étrangeté des humains. Je le revois imitant leurs gestes d'étonnement, « Oh ! des hommes, des hommes ! », tandis que nous quatre étions tordus de rire à cette idée loufoque que, pour de tout autres, ce soit nous, les humains, qui fussions cocasses. Dans ce renversement de l'étrangeté, il y avait peut-être de la consolation et une petite revanche, une idée forte en tout cas : on est toujours « le bizarre » d'un autre, si *normal* se croie-t-on, et c'était sans doute rassurant pour nous, les CANNONE, si peu certains que ce monde fût nôtre.

De ces origines et de cette enfance, j'ai conservé l'impression intime, indéracinable, de passer mon existence à « faire ressemblant ». Certes, je connais les codes et n'y songe plus. Demeure pourtant cette croyance, profonde et inexplicable autrement que par les bribes que je livre ici, d'être profondément dissemblable et, *en réalité*, étrangère à ceux qui m'entourent — une sorte de Martien à qui la plasticité de son apparence ou son habileté dans le déguisement permet de se dissimuler parmi les hommes, et de passer inaperçue.

ÊTRE MALANGUE

Alors, venant de la mer, qui suis-je ?

Je l'ai dit, ma plus sûre patrie a toujours été ma langue, c'est pourquoi lorsqu'on me demande d'où je viens (trop brune pour ne pas venir *d'ailleurs*), je réponds que je suis de nationalité *malangue*. C'est du reste une seconde nature pour tous les humains : chacun vit au chaud dans Malangue, territoire intellectuel qui recouvre toutes les terres habitées mais qui se décline en un grand nombre de variations (il existe entre 3 000 et 7 000 idiomes sur la planète).

Ma seule véritable appartenance est à l'idiome que je parle, et à la culture à laquelle il est attaché. Sans doute parce que, pour mon père, le français avait une double nature (à la fois intime — sa langue d'éducation — et empruntée — entre eux, les membres de sa famille parlaient sicilien), il l'aimait avec un émerveillement qu'il n'a cessé de nous communiquer : par l'apprentissage de mots et d'expressions qu'il nous transmettait comme des pépites nouvelles, des délicatesses supplémentaires de la pensée ; par le souhait d'en inventer de nouveaux (il a toujours essayé — vainement — de mettre en circulation des expressions qu'il créait) ; par l'amour de la lecture et l'injonction à écrire (un journal).

Si l'on se demande comment se fabrique un écrivain (non pas « un bon écrivain », mais simplement un être dont la *manie* est d'écrire et qui organise l'ensemble de sa vie de manière à satisfaire cette manie), on doit sans doute chercher dans l'enfance les jalons d'une telle disposition, et plus particulièrement dans le rapport inaugural avec le langage. Mon père a composé mon seul héritage (immatériel donc) en le puisant dans le trésor commun de la langue.

Je me rappelle aussi comment j'ai appris ses raffinements dans les cours de grammaire et d'analyse logique, qui me donnaient le sentiment de pénétrer dans l'intimité de la langue, d'en comprendre le fonctionnement. Ainsi donc, cette terre de France n'était pas à moi (si elle était à quelqu'un), mais la langue, oui, la langue était mienne.

Qu'est-ce donc que je m'approprie en me déclarant, en France, de nationalité *malangue* ? La philosophie entendue au sens large que lui donnait le XVIII^e siècle (ensemble des tentatives pour comprendre le monde et penser une vie bonne), et la littérature en tant que dépôt de la langue et de l'esprit. Et la poésie de cette langue : j'ai eu, au lycée, le privilège (qui se perd) d'apprendre par cœur des passages entiers de RACINE. Plus tard, en constatant le plaisir indescriptible qui me saisissait chaque fois que j'entendais déclamer ces vers, j'ai compris que c'était aussi dans *Phèdre* et *Bérénice* que j'avais appris le français. Que RACINE était ma langue maternelle, aussi émouvante que, pour d'autres, cette berceuse fredonnée par la mère ou ce chant populaire si tendre qui berçait les soirs d'été. Je ne dis pas que RACINE est un « modèle ». Plutôt un moule, celui dans lequel se sont forgés ma pensée et mon sentiment de la langue, c'est-à-dire cette familiarité avec elle qui fait dire qu'elle nous appartient (autant que nous lui appartenons, comme dans l'amour), et qui se traduit par l'intense émotion esthétique que provoquent ses belles actualisations. C'est la possibilité de cette émotion, si intime, presque mystérieuse, qui me fait dire que non seulement RACINE est mon contemporain et ma propriété, bien sûr, mais que sa langue est parfaitement d'actualité, car c'est un des modes du français, tel qu'il existe toujours en nous, qui s'y manifeste (quoique porté à son acmé poétique) ; et renoncer à le transmettre porterait atteinte à notre usage commun, ordinaire et partagé, de la langue. La poésie (des poètes, des dramaturges ou des romanciers), dans ce qu'elle a d'irréductible (d'intraduisible), est la source de notre sentiment de la langue et, partant, de la possibilité de la pensée.

*
* *

Ainsi s'achève cette promenade dans ma mémoire méditerranéenne. A travers ces bribes d'histoire personnelle, on voit que la construction d'un sentiment d'identité peut être médiatisée par la rencontre avec des œuvres (KAZAN qui me révéla immigrée, SCIASCIA qui me fit sicilienne). On voit aussi qu'une marotte parentale (la honte d'être sicilien) peut ouvrir un accès à l'universel et à la fraternité, et enfin comment la violence de l'exil, éprouvée par d'autres (les adultes), a pu instiller le sentiment, vif quoiqu'absurde, d'être à jamais une rescapée.

Je réalise, en me relisant, combien s'est surtout inscrite en moi la dimension sombre de la Méditerranée. Ai-je assez dit la joie qui m'habite, elle aussi ? Bien sûr, je n'ai pas d'Ithaque, mais c'est pour-

quoi je n'ai cessé de chercher à rebattre les cartes de mon existence, à me réinventer, et j'ai ma langue, cette belle langue française que je connais, que j'enseigne et que j'essaie d'enrichir en la renouvelant (autant que possible) dans mon travail d'écrivain qui témoigne de mon inscription dans la très vaste maison commune.

Belinda CANNONE

Écrivain, Maître de conférences